

Le bey, dit-on, voulait voir si la princesse resterait encore longtemps ainsi, et il se proposait de faire rouvrir plus tard son *in-pace*.

Je savais que chaque légende arabe a une base réelle ; de ce conte quelque chose était vrai.

Mathus avait certainement connaissance de toute cette histoire ; il avait été intendant de plusieurs beys ; peut-être était-ce à son instigation que l'on avait remuré la porte du souterrain ; ses longues recherches sur la prolongation de la vie humaine me la faisaient supposer.

Mais pourquoi cette vipère ?

Pourquoi cette espèce de conjuration cabalistique ?

Un savant comme Mathus ne pouvait croire aux pratiques surannées des sorciers du moyen âge.

Tout à coup un éboulement m'arracha à mes réflexions : un pan de mur s'éroulait.

Mathus laissa crouler la fausse porte dont il avait descellé la base.

Quelques pierres, menaçant chute, tenaient encore au sommet ; mais, dans son impatience le juif risqua le passage et entra dans le caveau.

Ma première idée fut de l'y suivre, j'avancai de quelques pas hors de ma cachette.

Soudain je m'arrêtai.

A ce moment décisif, je repris pleine et entière possession de moi-même ; je me souvins de Noémie et de ma promesse à son aïeul, et des menaces de celui-ci.

Ce fut un éclair de raison dont mon cerveau fut illuminé : j'eus honte de mon rôle ; je sentis que je devais fuir puisque j'avais pris l'engagement de ne jamais espionner le centenaire.

Il est des minutes où la conscience se réveille et parle plus haut que les passions dans un cœur d'homme ; je pris la résolution de me retirer.

Heureux si j'avais pu l'accomplir.

Pour gagner la campagne, il me fallait passer devant l'ouverture de la chambre où Jacob se trouvait, je devais ramper lentement afin de ne pas attirer son attention : je redoutais instinctivement la lutte que j'aurais à soutenir contre moi-même, quand je me trouverais si près du vieillard, si près du lieu où gisait son secret. Dehors, ayant l'espace pour moi, j'aurais triomphé de la tentation, je me serais lancé à toutes jambes dans une direction opposée à celle de Mathus et j'aurais dompté ma dangereuse curiosité.

Dans ce couloir, où il me fallait rester en place, où je longeais la fausse porte, un regard eut été si tôt jeté, l'œil y était facilement ébloui, la raison s'égarait si vite !

Eh bien, loyalement, je crus mieux faire de rester derrière l'angle qui me servait d'abri.

J'analyse mes impressions les plus fugitives parce que, rarement, jamais peut-être, un homme ne se trouva dans l'étrange position où m'avait jeté une succession d'événements extraordinaires ; parce que cette heure fut pour moi solennelle et fatale.

Peut-être le mieux eût-il été d'appeler Mathus, de lui raconter tout ce qui s'était passé.

Il eût compris que, venu au Santa-Cruz pour passer une nuit dans ses ruines, je n'étais pas coupable de préméditation ; que j'avais été surpris par sa présence inopinée.

Ce grand analyste du cœur humain devait bien le savoir ; on se laisse désarçonner au moral comme au physique par des écarts imprévus. Il m'eût pardonné.

Oui, sûrement il m'eût pardonné.

Mais cette idée ne me vint pas ; j'étais trop déterminé à réparer ma faute pour ne pas la mettre à exécution si cette leur avait brillé pour moi.

Je plaide ma cause largement ; car peut-être Mathus, qui n'entendit pas ma justification, la lira-t-il. Cet homme doit se souvenir de moi ; il s'inquiète sans doute de ce que je fais ; car enfin j'ai tenu sa vie entre mes mains. Menacé, en cas de légitime défense, ayant devant moi un vieillard, derrière lui d'incalculables richesses, je résistai à la fascination de l'or, à l'instinct de la conservation ; je reçus un coup de feu, une blessure, sans riposter.

Il doit me tenir compte de tout cela, le vieux juif d'Oran.

S'il me lit, il m'appréciera.

Je crois que dans certaines crises l'âme a des pressentiments que la science peut expliquer ; les facultés et les sens surexcités acquièrent une puissance inouïe, et des indices imperceptibles sont alors analysés avec une incroyable lucidité et commentés presque instantanément. Puis le magnétisme doit jouer un grand rôle dans ces circonstances ; le rayonnement électrique des êtres et des choses est arrivé à son maximum d'intensité, à une puissance de projection énorme, et il se produit des chocs à d'incroyable distance.

Était-ce bien la défiance qui fit sortir le juif de la chambre ou je ne sais quel secret avertissement de ma présence, donné par un de ces pressentiments éminents admettent aujourd'hui ?

Toujours est-il que, sa lanterne en main, il regarda autour de lui ; mais il ne pensait pas que l'on se fût introduit dans le souterrain ; il n'en inspecta que l'entrée et les abords.

Pourtant il lança dans ma direction un regard qui pesa lourdement sur moi.

Enfin il rentra.

J'entendis alors un bruit... un bruit sec, métallique, qui vibra clair, sonore, brillant ; il me sembla entendre des cascades de piastres, de louis, de sequins tomber sur des flots d'or.

Mathus avait un trésor !

.....

L'or sonnait et tintait...

Je ne voyais pas Mathus ; mais je me l'imaginai soulevant, à pleines mains, les pièces entassées et les laissant retomber sur les monceaux rutilants qui emplissaient le caveau.

Par mon oreille frappée de sons divers, je me représentais assez exactement—j'en jugeai plus tard—les trésors fabuleux que le juif avait découverts.

Il me parut qu'il piétinait dessus, parce que ses pieds, glissant sur les couches de sequins, les déplaçaient ; j'en entendais les grincements.

Puis je reconnus aussi qu'il devait se trouver, parmi la monnaie, des lingots dont la chute était très lourde ; si lourde, que Mathus dut renoncer à soulever l'un d'eux, puisqu'il poussa les geignements de l'homme impuissant à déplacer un fardeau.

Je prêtai une telle attention à ce qui se passait dans la chambre, que j'oubliai et ma résolution et ma situation ; mon esprit fut tout plein de cette idée : supprimer ce que pouvaient contenir les quatre murs de la cachette !